

Jean Rémy Roux est né le 20 février 1909 en Chine à Tien Tsin. A l'époque, son père y était ambassadeur. Après que ce dernier ait succombé le 8 août 1914, dans les 15 premiers jours de la grande guerre, Jean est pris en charge par l'armée, et il entre au Prytanée militaire de la Flèche (équivalent à enfant de troupe). Il continue ses études au lycée de Toulon, puis intègre Saint Cyr dans la promotion Joffre de 1930 à 1932. Après avoir parcouru de nombreux pays comme le Maroc où il rencontrera sa première femme, il va rentrer en France pour s'occuper de sa mère, et vivre quelques années à Annecy. L'heure de la retraite militaire a sonné, et c'est au grade de Colonel qu'il achève celle-ci. Curieux de tout, il entreprend des études de médecine qu'il ne mènera pas à terme. Il rencontre alors sa deuxième femme avec laquelle il part s'installer à Nice. Il décide de créer un bureau de remisier en bourse ; il a en effet cette passion de la bourse depuis son plus jeune âge.

Abonné à la revue des domaines, il découvre que plusieurs ouvrages militaires sont en vente dans la vallée de l'Ubaye. Passionné par la montagne, il entreprend la visite des différents bâtiments en prenant soigneusement des notes sur chacun d'eux. Après plusieurs tentatives, il n'a malheureusement pas pu accéder jusqu'à la Batterie de Cuguret que l'on ne pouvait découvrir qu'après le dernier virage d'une piste en terre qui n'était à l'époque qu'un sentier muletier un peu élargi. Il prend tout de même note de sa bonne orientation et de sa vue dégagée. En septembre 1970, il se rend donc à cette fameuse vente aux enchères « à la bougie » qui a lieu à Barcelonnette. Après la vente de divers ouvrages comme entre autres, les Batteries de Vallon Claus, Viraysse, Roche la croix supérieur, et la redoute de Berwick, vient enfin le tour de Cuguret. Après quelques enchères lancées par des « locaux », Jean lance alors une enchère à 5 millions d'anciens francs (50 000 nouveaux francs ou pour les plus jeunes près de 8000 euros) ; un petit moment de flottement se fait sentir, une porte s'ouvre alors créant un courant d'air qui éteint la bougie. Jean se rend compte qu'il a peut-être fait une bêtise, et n'ose pas se montrer lorsque le commissaire priseur demande qui a fait la dernière offre, mais il devient bien l'acquéreur des différents bâtiments que constituent la batterie de Cuguret. Commence alors la formidable aventure d'un homme qui ne connaît absolument rien aux travaux manuels, et qui entreprend un gigantesque chantier. A cette époque, il commençait déjà à connaître des problèmes cardiaques et son docteur qui le savait asthmatique ne donnait pas cher de sa vie s'il montait à près de 2000 mètres d'altitude. Rien à faire, il achète quand même tout le matériel nécessaire pour déterrer le fort : bulldozer, tractopelle, compresseur de chantier, marteaux piqueurs, etc. En effet, celui-ci est recouvert sur sa majeure partie d'une couche de terre de près de 2 mètres d'épaisseur initialement destinée à sa protection contre les obus. Il va passer 3 années, aidé par des Ubayens qu'il embauche pendant les périodes non enneigées, pour sortir la terre du fort, et créer une immense plate forme devant le bâtiment extérieur qui servait de caserne aux soldats. Les premières années sont particulièrement difficiles du fait de l'absence d'électricité et d'eau ; la source située à 1,5 km est reliée au fort par une canalisation en fonte qui est inutilisable. Avec sa Land-Rover, il va faire de nombreux aller-retour vers Nice, où il passera les premiers hivers ; puis, en 1974, l'électricité arrive enfin avec le relais de télévision érigé à quelques centaines de mètres du fort. Il va en profiter pour faire installer une ligne téléphonique qui lui permettra même, quelques années plus tard, d'avoir un des tous premiers minitels. Malgré cela, la vie là-haut semble vraiment trop rude pour sa femme et son fils de 12 ans. Durant plusieurs années, ces derniers tenteront tout de même de faire les voyages de Nice pendant les vacances d'été et quelques week-end prolongés pour soutenir ce véritable « malade » qui est prêt à tout sacrifier pour ce fort qui l'a véritablement envoûté, mais en vain. Il devient l'esclave de « son enfant » comme il l'appelle. Il vit une vie aux antipodes de ce qu'il avait connu jusqu'alors. C'est après une rencontre inattendue que dans les années 80, une femme d'origine Belge, Christiane, va également s'attacher à ce lieu magique. Elle passera quelques années, été comme hiver, à partager cette vie rude.

Jean, cet « ermite », intrigue pour le moins, et la télévision vient le filmer à de nombreuses reprises ; il obtient même un prix lors du concours « Chefs d'œuvre en péril ». Très bon comédien, son air attachant et sa grande sensibilité lui valent alors la visite de nombreux admirateurs et admiratrices dont une des dernières, Anne, est même devenue sa compagne. Charmée par cet être au caractère hors du commun qui peut être à la fois charmant et très dur, elle passera une dizaine d'années à faire des allers et retours entre sa maison dans le Vaucluse et la Vallée de l'Ubaye pour aider son amoureux dans sa mission impossible. Elle essaiera même de passer un mois d'hiver au Fort pour connaître cette vie « hors normes ». Alors qu'ils avaient fait des tranchées dans la neige pour pouvoir circuler, Jean coupait le bois à la tronçonneuse, pendant qu'Anne le fendait avec le fendeur de bûches. Une fois par semaine, elle descendait à Jausiers en ski de randonnée pour aller faire les courses, puis, après avoir bu une tisane bien chaude, elle mettait les peaux de phoques pour remonter le ravitaillement au fort.

Les années passent et la rudesse de la vie à cette altitude le contraint à descendre l'hiver dans un premier temps, puis définitivement en 2000. Même s'il n'a plus jamais eu de crise d'asthme, son cœur lui fait des alertes régulières, et rester là haut tout seul ne serait pas raisonnable, mais est-il raisonnable ?

En 1988, après qu'un imprudent ait laissé un feu de jardin somnoler, le vent a ravivé ce dernier, et déclenché un incendie qui, 3 jours durant, a brûlé tout le vallon puis encerclé le fort. Jean a été sommé d'évacuer son fort, et c'est une fois dans l'hélicoptère qu'il est redescendu en trombe en disant « *je reste, et vous ne m'en sortirez pas ; que les pieds devants* ». Heureusement que dans son malheur, il avait fini de remplir la veille au soir la citerne d'eau du Fort qui contient 35 m³ ; les pompiers n'avaient plus qu'à puiser dans cette réserve inespérée.

Pas raisonnable non plus lorsque pris d'une rage de dents il n'en peut plus de douleur, et décide de s'arracher une dent avec une pince multiprise ; ou bien lorsque févreux depuis plusieurs jours il prend des antibiotiques qui sont périmés depuis longtemps, qui aggravent son état.

Pas raisonnable de vivre là-haut à plus de 90 ans, mais qui peut prendre la suite d'une telle aventure ? Quel est le « fou » qui va continuer cet immense chantier ?

Pendant quatre longues années, ce sont les questions qui vont hanter Jean, jusqu'à lui déclencher des symptômes nerveux. Le fort est tout seul livré aux vandales qui se réjouissent d'aller piller les quelques outils qu'il a laissés ou les escaliers de la caserne. C'est en 2004 que la solution lui apparaît lorsque Renaud, un jeune avec lequel il a lié une intime amitié depuis près de quinze ans, lui propose de reprendre le flambeau dans cet esprit qu'il a toujours souhaité garder : partager des moments exceptionnels dans un site exceptionnel.

Il ne lui reste plus qu'à prendre soin de sa santé avec en ligne de mire les cent ans.

Depuis le mois de février 2009, Jean défend son nouveau statut de centenaire ; il épate les nageurs de la piscine de Ceyreste où il se rend régulièrement pendant l'été pour se baigner et discuter avec les gens. Il consulte quotidiennement Internet pour maintenir son esprit bien éveillé et se tenir au goût du jour des dernières technologies. Il s'efforce de faire régulièrement des balades sur les plateaux au dessus d'Apt où il réside avec Anne.

De temps en temps, des amis viennent leur rendre visite, et souvent, comme par nostalgie, la discussion glisse vers les années fort.

Jean Roux s'est éteint paisiblement en compagnie de ses proches au mois de juin 2010. Si vous passez dans le coin, vous pouvez lui rendre visite au cimetière du village de Saignon au dessus d'Apt dans le Vaucluse (84).